Réactiver
Le Machiavel de Quentin Skinner

Romann Altar dit Alter
ENS de Lyon – Triangle

Dans un article publié par Pierre Hassner dans la *Revue française de science politique* en 1960, on trouve l'idée venant de Leo Strauss qu'il est « essentiel d'interpréter Machiavel, puisqu'il voit en lui le fondateur de la philosophie politique moderne, l'homme qui, selon sa propre expression, a découvert un continent entièrement nouveau en rejetant la recherche de la vertu et du 'meilleur régime' comme irréalistes et en cherchant un ordre politique moins ambitieux mais plus réalisable fondé sur les passions des hommes [1] ». Ainsi, Machiavel est celui qui rompt avec une philosophie politique traditionnelle irréaliste qui le précède pour fonder, c'est-à-dire pour créer une nouvelle philosophie politique plus réaliste. Cette image de Machiavel comme étant le père de la pensée politique moderne nous incite évidemment à relire Machiavel et à trouver en lui les origines de cette pensée.

Quentin Skinner, historien des idées politiques et titulaire de la chaire *Barber Beaumont* des sciences humaines au College Queen Mary à Londres, entend nuancer cette image qui peut paraître réductrice. Il déclare dès la préface de son œuvre intitulée *Machiavel* [2] : « [...] j'ai tenté de donner de Machiavel un portrait qui soit essentiellement celui de porte-parole d'une tradition humaniste bien spécifique au sein du républicanisme classique », et ajoute avoir « [...] été amené à soutenir que les aspects les plus originaux et les plus créatifs de sa conception de la politique deviennent plus compréhensibles si on les présente comme autant de réactions polémiques – parfois sur le mode de la satire – à l'égard de l'ensemble des valeurs humanistes dont il avait hérité et auxquelles il continua fondamentalement de souscrire [3] ». Il faut, selon Skin-

1. Hassner, Pierre, « Notes bibliographiques » *in Revue française de science politique,* 1960, vol. 10, numéro 4, p. 945-955.

2. Skinner, Quentin, *Machiavelli*, Oxford, Oxford University Press, 1981, traduit de l'anglais par Michel Plon, *Machiavel,* Paris, Seuil, coll. « Philosophie générale », 1989.

3. *Ibid.*, p. 7-8.

ner, spécifier la tradition dans laquelle s'inscrit Machiavel et surtout montrer qu'il ne rompt pas de façon radicale avec cette tradition, mais s'en détache sur certains points. La lecture que fait Skinner de Machiavel contraste avec celle de Leo Strauss car il y a ici deux manières de lire Machiavel et deux manières de faire de l'histoire de la philosophie : l'une généralise, tandis que l'autre précise.

À travers cette opposition, on constate la présence d'une pluralité dans les modèles d'histoire de la philosophie. Si le Machiavel de Leo Strauss diffère de celui de Skinner c'est bien qu'il n'y a pas une histoire de la philosophie mais des histoires de la philosophie. Ou plutôt, il y a bien une histoire de la philosophie que chacun aborde à sa manière, ce qui crée plusieurs interprétations d'un même auteur. C'est ce pluralisme des modèles de l'histoire de la philosophie que tente de comprendre Christophe Giolito dans son introduction à l'ouvrage collectif *Comprendre l'histoire de la philosophie* en parlant d'un « éclatement du champ de l'histoire de la philosophie » dû à « la distinction des conceptions, des procédés, des objets de l'interprétation [4] ». Il explique que cette discipline est dès le départ vouée à une dualité contradictoire au sens où « si l'histoire de la philosophie est histoire, elle manque son objet ; si elle est philosophie, la circonspection méthodique lui fait défaut, puisqu'elle reconstruit les objets qu'elle se donne ». Entre histoire et philosophie, elle hésite et cette hésitation vient du fait qu'elle a à se constituer entre ces deux disciplines. C'est pourquoi Christophe Giolito cherche à comprendre l'histoire de la philosophie en établissant une liste théorique des différentes « dimensions » de cette discipline « diffractée ». Il envisage deux grands types d'activités dont la première est celle de la philosophie proprement dite qui, à travers la construction de doctrines, l'enseignement de cette discipline dans le secondaire et, plus généralement, les activités qui sont amenées à aborder la philosophie, se forme une « représentation de la tradition dans laquelle ils s'inscrivent ». La seconde est l'histoire de la philosophie qui devient « une activité philosophique à part entière » par l'intermédiaire de ce qu'il nomme une « *histoire de l'histoire de la philosophie* » qui décrit l'évolution des théories, puis par le biais d'une « *histoire méthodique de la philosophie* » qui considère la méthode comme une conséquence de l'activité de l'historien, ainsi qu'une « *histoire philosophique de la philosophie* » qui reconstruit pour fonder cette deuxième activité. Cette tentative de caractérisation des différents aspects de l'histoire de la philosophie nous permet de comprendre où se situe un historien de la philosophie lorsqu'il aborde un auteur et son texte en regardant de plus près la démarche qui est la sienne.

Quel type d'histoire de la philosophie pratiquer ? Comment comprendre une figure aussi contrastée que celle de Machiavel ?

Le *Machiavel*[5] de Skinner présente un intérêt particulier puisqu'il est le produit d'une *histoire de l'histoire de la philosophie* en ce que la lecture de cet auteur s'efforce de

4. Giolito, Christophe, *Comprendre l'histoire de la philosophie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 3-8.

5. La lecture que Skinner propose de Machiavel se répartit dans plusieurs de ses ouvrages et articles où il n'est pas étudié de la même manière. C'est pourquoi nous commencerons par analyser le livre *Machiavel* (*op. cit.*) qui lui est exclusivement consacré, puis, nous poursuivrons la lecture skinérienne de cet auteur à travers *The Foundations of Modern Political Thought* (I. *« The Renaissance »*, Cambridge, Cambridge University Press, traduit de l'anglais par Jerome Grossman et Jean-Yves Pouilloux, *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2009) et *Visions of Politics* (II. *Renaissance Virtues*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002) ; où Machiavel n'est pas l'objet principal de son propos.

rétablir l'arrière-plan historique de la pensée de Machiavel, mais surtout une *histoire méthodique de la philosophie* en ce qu'il réfléchit à sa pratique d'historien et cherche à fournir à tout historien de la philosophie une méthode d'interprétation des textes philosophiques. Skinner ne se contente pas, avec l'étude de Machiavel, de proposer une lecture compréhensive de cet auteur, il expose en même temps sa propre théorie de l'interprétation, qu'il juge nécessaire pour la lecture des textes de la philosophie politique en particulier. Il est avec J. G. A. Pocock un penseur qui a, depuis les années 1960 et 1970, remis à jour la méthode historique de lecture des œuvres politiques du passé tout en contribuant au débat sur le républicanisme. Le mécanisme mis en œuvre par Skinner dans sa lecture de Machiavel est la réactivation, expression faisant référence au *re-enactment* employé par R. G. Collingwood pour expliquer que la compréhension historique se doit de réactiver une expérience passée. En d'autres termes, il est nécessaire, pour comprendre le passé, de penser comme les acteurs de ce passé ont pensé. Pour Skinner, comprendre un texte du passé revient à réactiver l'acte d'écriture de l'auteur, ce qui implique une connaissance du contexte. C'est dans cette perspective de renouement entre le texte et le contexte qu'il engage l'historien de la philosophie à réactiver les auteurs. Réactiver un auteur, c'est comprendre l'intention qui est la sienne en en restituant sa force illocutoire repérable grâce à un contexte fait de conventions et avec lesquelles l'auteur prend position. Ainsi, Skinner nous explique que pour lire et comprendre un auteur du passé comme Machiavel, il est impératif de commencer par restituer son contexte intellectuel et politique – celui de l'humanisme latin, pour le cas présent – afin d'appréhender la façon dont il se situe par rapport à cette tradition. L'intention de Machiavel lorsqu'il écrivit ce qu'il a écrit était de se positionner contre la morale de la tradition humaniste classique qu'il récupère en même temps.

Le but de cette étude étant de savoir comment lire un texte en histoire la philosophie et, plus précisément, comment lire Machiavel, il convient tout d'abord de voir quelles sont les opérations du mécanisme qu'applique Skinner à Machiavel dans l'ouvrage qui lui est consacré. Puis, à travers la lecture de ses articles théoriques, nous nous attacherons à comprendre sa méthode, ainsi que ses concepts, pour voir si son application au cas Machiavel est valide. Enfin, nous envisagerons les faiblesses possibles de son mécanisme qui se veut réutilisable sur d'autres auteurs politiques du passé mais qui ne prend pourtant pas en compte la spécificité d'un Machiavel plus praticien de la politique que théoricien. Si la première remarque porte sur la contradiction entre un mécanisme qui se veut universel et un objet trop atypique, la deuxième va chercher à démontrer qu'il y a chez Skinner un glissement du mécanisme de réception à celui de médiation et ce glissement ne devient perceptible que lorsqu'on passe de l'étude consacrée à Machiavel à d'autres textes où Machiavel apparaît parmi d'autres exemples. Comme le souligne Sophie Marcotte-Chénard [6], l'historien se détourne de sa propre méthode lorsque son interprétation tend vers la théorie politique. Autrement dit, le fait pour Skinner de montrer à son lecteur un certain Machiavel entre dans une logique d'exposition du modèle politique républicain romain susceptible de répondre à un problème politique contemporain. Si Skinner cherche dans un premier

6. Marcotte-Chenard, Sophie, « Le contextualisme de Quentin Skinner à l'épreuve du cas Machiavel », *Methodos* [en ligne], 13 | 2013, mis en ligne le 3 avril 2013 : http ://methodos.revues.org/3168 ; DOI : 10.4000/methodos.3168.

temps à réactiver Machiavel, c'est, dans un deuxième temps, pour réactiver un temps déterminé, celui de la culture rhétorique de la Renaissance, permettant d'enrichir le débat contemporain sur le concept de liberté au sein du régime républicain, ce qui nous porte à croire que l'intérêt de l'actualisation de Machiavel passe nécessairement par une contradiction avec les principes méthodologiques revendiqués par Skinner lui-même.

1 Le *Machiavel* de Skinner

Comment Skinner construit-il son *Machiavel* ? Il est d'abord important de remarquer que son étude se fait dans des proportions relativement restreintes, son livre n'excédant pas les cent cinquante pages, contrairement à la plupart des études sur Machiavel. La plus influente en France au XX^{e} siècle se trouve dans la thèse d'État de Claude Lefort, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, qui se présente sous un format beaucoup plus large dans la collection Gallimard avec près de huit cents pages dans lesquelles sont recensées toutes les réceptions faites du Florentin, ainsi qu'une lecture très détaillée de ses œuvres en passant par chaque chapitre. Il y a ici un véritable parti pris engageant un autre type de lecture qui, tout en demeurant attentif, semble aller à l'essentiel. Si l'on commence par analyser la structure de son livre, on voit qu'il étudie de façon séparée les trois œuvres majeures de Machiavel. Les deux premières parties sont consacrées au *Prince,* la troisième partie aux *Discours sur la première décade de Tite-Live* et la quatrième partie aux *Histoires florentines.* Il choisit donc, en bon historien, de traiter chronologiquement les œuvres de Machiavel. Le but est ici de voir quelles sont les opérations répétées dans chacune de ces parties afin de comprendre le fonctionnement du mécanisme de réactivation de Skinner.

Dès l'introduction de son livre, Skinner expose la méthode de sa lecture de Machiavel :

> Pour comprendre les thèses de Machiavel, il faut, me semble-t-il, que nous commencions par retrouver les problèmes qui s'imposèrent à lui. [...] Pour demeurer dans cette optique, il nous faudra reconstituer le contexte dans lequel ces œuvres furent originellement conçues : contexte intellectuel, effet de la philosophie classique mais aussi de celle de la Renaissance ; contexte politique, né de la vie quotidienne des principautés italiennes en ce début du XVI^{e} siècle.

Une fois le contexte restitué, Skinner ajoute que

> [...] nous pourrons commencer d'apprécier l'extraordinaire originalité de la mise en cause radicale qu'il fit des principes dominants de la morale de son temps. Nous pourrons également cerner ce qui, dans son œuvre, relève de ses propres conceptions morales, et mieux saisir, du même coup, pourquoi son nom est encore si souvent invoqué dès que l'on commence à débattre des questions relatives au commandement et au pouvoir politique [7].

7. Skinner, Quentin, *op. cit.*, p. 16-17.

La réactivation de Machiavel passe nécessairement par des opérations préliminaires : la restitution du contexte intellectuel et politique, la reformulation des problèmes qui précèdent les thèses de Machiavel pour en venir à réactiver ; c'est-à-dire à rendre toute son originalité à l'action de Machiavel. On voit que, contrairement à Leo Strauss, il évite d'employer des grandes formules comme « fondateur de la philosophie politique moderne » pour désigner Machiavel. Il y a toute une démarche de reconstitution minutieuse qui contribue justement à se situer contre la tendance à généraliser. Il ne dit pas que Machiavel n'est pas à l'origine de la pensée politique moderne, au contraire, il confirme cette idée [8] tout en lui procurant des fondements historiques, c'est-à-dire en montrant que, s'il y a originalité pour Machiavel, c'est d'abord pour sa propre époque.

Si on choisit de suivre ce qu'il nous dit sur sa propre démarche pour repérer les opérations nécessaires à la réactivation de Machiavel, il faut d'abord s'attacher à analyser la présence du contexte intellectuel et du contexte politique. Les deux sont en effet très présents car, dès le début, Skinner nous parle des premières expériences personnelles du jeune Machiavel dans la vie politique de l'époque. Par exemple, en 1500, il est envoyé en mission auprès du roi de France, Louis XII :

> Cette mission marque le début de la période la plus féconde de la carrière diplomatique de Machiavel, alors débutant, période au cours de laquelle il put assumer une fonction qui lui plaisait par-dessus tout, puisqu'elle lui permettait d'être tout à la fois l'observateur, placé aux premières loges, et l'assistant des gouvernants engagés dans l'action. C'est aussi durant cette période qu'il se forge un jugement définitif sur un bon nombre de ces chefs politique [9].

La première opération de Skinner consiste à reconstituer la vie politique à Florence, dans les autres cités italiennes et en Europe pour ensuite y inscrire Machiavel. Cette inscription, qui passe également par la lecture des écrits qu'il a pu composer à cette époque, permet de voir l'influence des événements sur sa pensée et sur ses futurs écrits politiques.

> On a souvent suggéré que les *Rapports de légation* de Machiavel constituaient le « matériau brut », ou encore le « brouillon », de ce qui allait devenir ses conceptions de la politique ; on a supposé qu'il aurait ensuite retravaillé ces données pendant ses années de retraite forcée, allant même, usant de ce recul, jusqu'à idéaliser ses propres observations. En fait, ainsi que nous le verrons, l'étude de ses *Rapports de légation* révèle que ses évaluations, et même ses vers satiriques, s'imposèrent d'emblée à lui et furent plus tard incorporés, à peu près tels quels, dans la trame des *Discours* et plus encore dans celle du *Prince* [10].

Sa carrière diplomatique le conduit à rencontrer les personnages politiques décisifs de son époque — César Borgia, le pape Jules II et l'empereur Maximilien — et

8. À aucun moment il n'emploie une telle formule et reste prudent dans ses tournures de phrases.
9. Skinner, Quentin, *op. cit.*, p. 28.
10. *Id.*

surtout à se forger une opinion de ces acteurs politiques. La mise en place du contexte politique de cette époque permet de faire le portrait *in vivo* de Machiavel, au sens où Skinner montre l'évolution de la réflexion du Florentin qui dépend essentiellement de ses expériences professionnelles.

La deuxième opération est la restitution du contexte intellectuel de Machiavel. Skinner nous dit en effet que, pour comprendre Machiavel, il faut voir qu'il est directement dans la lignée d'une culture humaniste classique très présente à son époque. Il y a un retour des valeurs classiques qui caractérise la Renaissance et qui influence fortement sa pensée. Sa pensée n'est pas entièrement originale car elle trouve sa source dans la lecture d'auteurs classiques comme Cicéron, Salluste et Tite-Live. Skinner montre par exemple que sa conception des hommes dépend considérablement de cette tradition humaniste :

> [...] Machiavel apparaît à nouveau comme l'authentique héritier des historiens et des moralistes latins. Il considère que les hommes souhaitent par-dessus tout obtenir les faveurs de la Fortune. [...] tout comme les moralistes latins, Machiavel établit une distinction entre l'objectif matériel que constitue l'acquisition des richesses et le but plus noble qu'un prince « sage et *virtuoso* » puisse se fixer, l'instauration d'un gouvernement « qui lui [fera] honneur et lui apportera la gloire [11] ».

L'idée que les hommes recherchent la gloire, c'est-à-dire les richesses matérielles et le pouvoir de gouverner, trouve son origine dans la philosophie humaniste classique, nous dit Skinner. Autrement dit, imaginer que les conceptions de Machiavel sur l'homme sont tout à fait nouvelles est absurde car c'est oublier la tradition intellectuelle que reprend Machiavel. Et même, ajoute Skinner, les deux concepts fondamentaux que sont la Fortune et la *virtù* appartiennent eux aussi à cette tradition historique.

> Machiavel reprend à son compte, sans rien y changer ces conceptions des relations entre la *virtù*, la Fortune et la réalisation, par les princes, de leurs objectifs. C'est dans le chapitre 6 du *Prince* qu'il manifeste pour la première fois clairement cette allégeance à la philosophie humaniste [12] [...].

Skinner nous dit bien que Machiavel n'est pas le fondateur d'une nouvelle science du politique qui est sans précédent puisqu'il est au contraire caractérisé par une fidélité à l'égard des conceptions présentes en son temps et enseignée par ses maîtres. Et même il ajoute que ce contexte intellectuel nous permet de comprendre pourquoi Machiavel ne donne pas de définition de ces concepts.

> On a souvent déploré que Machiavel ne nous ait laissé aucune définition de ce qu'était pour lui la *virtù*, et qu'il se soit même révélé (comme le dit Whitfeld) « incapable de faire de ce terme un usage réglé ». En fait, c'est l'interprétation contraire qui devrait prévaloir aujourd'hui, tant il est évident qu'il utilise ce terme d'une façon absolument cohérente. Fidèle

11. *Ibid.*, p. 59.
12. *Ibid.*, p. 67-68.

> à l'enseignement de ses maîtres classiques aussi bien qu'à celui de ses professeurs humanistes, il considère la *virtù* comme la qualité qui confère à un prince la capacité de supporter les coups de la Fortune, celle de s'attirer les faveurs divines et d'atteindre ainsi aux sommets de la renommée, celle enfin de conquérir l'honneur et la gloire pour lui-même et la sécurité de son état [13].

En effet, ces concepts n'étant pas nouveaux mais appartenant à la philosophie humaniste classique, il est tout à fait normal pour lui de parler de Fortune et de *virtù* dans un contexte renaissant où cette philosophie refait surface. Skinner explique que les interprétations récentes qui postulent que ces concepts sont nouveaux et indéfinis se trompent dans la mesure où le contexte intellectuel de Machiavel rend compte d'une parfaite cohérence dans sa démarche. Au lieu de voir Machiavel comme un penseur en rupture avec une tradition qui le précède et comme fondateur d'une nouvelle science politique dotée de concepts originaux, il faut d'abord replacer Machiavel dans la continuité intellectuelle de son temps et admettre que l'ensemble de sa pensée n'est pas neuve.

On comprend alors l'importance de ces opérations de remise en contexte qui permettent à Skinner de rétablir la vérité sur Machiavel. Et il faut parfois choisir entre le contexte politique et le contexte intellectuel pour expliquer les choix de Machiavel. Par exemple, l'idée chez Machiavel qu'il faut préférer les « armes propres » aux « armes mercenaires » lui vient de son expérience personnelle en politique, où il a pu observer César Borgia dont la « [...] politique — sans précédent en un temps où pratiquement chaque prince italien avait recours aux services de mercenaire — semble bien avoir frappé Machiavel qui la considéra comme une initiative d'une rare perspicacité [14] » ; ainsi que de la situation politique de Florence à son époque.

La discussion pour savoir si la véritable citoyenneté impliquait le service des armes avait été lancée par Tite-Live et Polybe tout comme par Aristote, elle fut remise à la mode par plusieurs générations d'humanistes florentins après que Leonardo Bruni et ses disciples en eurent renouvelé les arguments. Toutefois, il y aurait quelque chose d'inhabituel à voir Machiavel se soumettre ainsi, fût-ce à des maîtres pour lesquels il avait la plus haute estime. On a au contraire tout lieu de penser qu'au moment où il développe son offensive générale contre les armées stipendiées, il pense plus particulièrement aux malheurs qu'a connus sa ville natale : elle avait en effet subi, au cours de la guerre contre Pise, une série d'humiliations dont la responsabilité incombait indubitablement aux commandants des armées mercenaires [15].

Ainsi, la première opération nécessaire à la compréhension de Machiavel est la restitution du contexte intellectuel et politique nous rendant alors en mesure de voir que sa pensée dépend en grande partie de ses expériences personnelles de la vie politique et de l'enseignement humaniste qui est le sien.

13. *Id.*
14. *Ibid.*, p. 42.
15. *Ibid.*, p. 62-63.

Si l'on continue de suivre la méthode de Skinner telle qu'il l'expose lui-même dans son introduction, on se trouve à présent en mesure de voir quels étaient les problèmes qui se posaient pour Machiavel. Skinner répète à plusieurs reprises cette opération en reformulant lui-même ces problèmes sous la forme de questions. « Quel enseignement Machiavel, en prenant appui sur ses lectures et son expérience, croit-il pouvoir ainsi délivrer aux princes en général et aux Médicis en particulier [16] ? » est la question qui découle de ce rappel du contexte et qui précède l'écriture du *Prince*, selon Skinner. Tout comme les philosophes humanistes, il se pose le problème de la Fortune :

> Tout cela le conduit à poser la question fondamentale, celle que les moralistes romains avaient d'emblée formée : comment peut-on espérer forger une alliance avec la Fortune, comment peut-on l'amener à nous soutenir ? Il répond en usant très exactement des termes qui furent ceux des auteurs classiques [17].

Enfin, il retrouve le questionnement de Machiavel qui précède la rédaction des *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Il constate que la liberté est ce qui, dans une république, amène à la gloire et c'est pourquoi il se pose la question suivante : « Si la liberté est la clé de la grandeur, comment cette liberté peut-elle être acquise et conservée [18] ? » De la même manière, lorsqu'il transpose la question de la *virtù* du prince à la république, il se demande alors : « Comment pouvons-nous espérer instiller cette *virtù* assez largement et faire en sorte qu'elle soit sauvegardée assez longtemps pour être certains d'atteindre à la gloire civique [19] ? » Ou encore : « Comment le corps social dans lequel la *virtù* n'est pas naturellement inscrite peut-il acquérir cette qualité ? Comment l'ensemble des citoyens peut-il faire obstacle aux glissements vers la corruption, comment peut-on obliger la collectivité à conserver comme objectif le souci du bien public pendant un temps suffisamment long pour que la grandeur civique soit atteinte [20] ? » En se posant de telles questions, Skinner fait la genèse de la réflexion de Machiavel au lieu d'accepter naturellement ses thèses. Il se demande finalement, dans la continuité de l'approche par le contexte, ce qui l'amène à écrire ses textes politiques majeurs. Ces opérations consistent à dessiner une toile de fond aux écrits de Machiavel tels qu'ils se donnent. À la question que pose Claude Lefort dans *Le travail de l'œuvre Machiavel* : « Comment lire Machiavel ? » s'il répond lui-même que « la lecture paraît seule susceptible d'apporter la juste réponse. Il faut lire d'abord, et se laisser guider par l'écrivain, pour apprendre à connaître notre rapport avec l'œuvre [21] », Skinner répond quant à lui qu'il faut lire le texte, mais pas seulement. Il irait même jusqu'à dire qu'aucune lecture, au sens de compréhension d'un texte, n'est possible sans les conditions préalables qu'il vient d'énumérer.

Puis, une fois ces conditions posées, c'est-à-dire une fois comprise l'idée que Machiavel est en fait nourri des expériences politiques de son temps et se donne comme l'héritier

16. *Ibid.*, p. 48.
17. *Ibid.*, p. 57.
18. *Ibid.*, p. 94.
19. *Ibid.*, p. 97.
20. *Ibid.*, p. 101.
21. Lefort, Claude, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1972, p. 313.

de la tradition humaniste classique, on peut alors comprendre ce qui est original chez lui. Skinner dit clairement à la page soixante-quatorze ce qui fait l'originalité de Machiavel :

> Il est donc parfaitement clair à présent que Machiavel fait subir à la tradition du *genre* miroir princier une véritable révolution, dont la ligne directrice est la redéfinition du concept central de *virtù*. Il reprend certes à son compte la conception conventionnelle qui appelle *virtù* la somme des qualités qui permettent au prince de faire alliance avec la Fortune pour obtenir l'honneur, la gloire et la renommée. Mais par ailleurs, il rompt le lien qui existait entre le sens de ce terme et l'ensemble des vertus cardinales princières. Il fait valoir que, contrairement aux idées en vigueur, la caractéristique principale d'un prince qui possède la *virtù* réside dans la détermination qu'il met à accomplir ce que lui dicte la nécessité – que l'action qui en résulte soit mauvaise ou vertueuse – et cela afin de parvenir à la réalisation de ses idéaux les plus élevés.
>
> Usant de l'ironie la plus féroce, Machiavel s'efforce de souligner que cette conclusion creuse un fossé infranchissable entre la position qu'il est ainsi amené à défendre et l'ensemble de la tradition humaniste en matière de pensée politique [22].

La rupture est interne, nous dit Skinner ; elle se fait au sein même des conceptions qu'il emprunte à la tradition humaniste classique et dans la forme qui est celle des miroirs princiers, une œuvre destinée à conseiller les princes dans leurs actions. Cet écart avec l'humanisme traditionnel n'est pas radical mais concerne des points bien précis du discours machiavélien. En ce qui concerne *Le Prince*, c'est la révision du sens de *virtù* qui est originale, alors que dans les *Discours*, le point de divergence essentiel est la question des constitutions mixtes, c'est-à-dire d'un régime politique dont les lois favorisent l'antagonisme entre les nobles et les peuple pour les inciter à défendre la liberté. Si, comme le dit Skinner, l'idée des constitutions mixtes est « tout à fait banale [23] » chez les Romains, Machiavel l'utilise pour des raisons autres, à savoir encourager la *virtù* et défendre la liberté. Mais l'essentiel tient à ce que l'idée d'une constitution mixte était en contradiction totale avec les humanistes de son temps qui recherchaient plutôt l'unité que la division.

> Cet éloge de la division horrifia les contemporains de Machiavel. [...] L'argumentation machiavélienne heurtait de front certaines des idées-forces de toute la tradition de pensée républicaine florentine, tradition qui voulait que toute division fût bannie parce que factieuse, et qui considérait les partis comme une menace pour la liberté. [...] Adopter le point de vue renversant – ainsi que Machiavel le qualifie lui-même – qui consiste à considérer comme dignes « des plus grands éloges » les désordres romains revenait donc bien à invalider l'une des idées les plus chères à l'humanisme florentin [24].

22. Skinner, Quentin, *op. cit.*, p. 74.
23. *Ibid.*, p. 112.
24. *Ibid.*, p. 114-115.

La rupture est double ; Machiavel est non seulement en rupture avec la tradition humaniste romaine qu'il partage, mais aussi avec l'humanisme de son temps. Enfin, on retrouve la même opération qui consiste à repérer la rupture au sein même de l'héritage classique de Machiavel dans son troisième grand ouvrage, les *Histoires florentines*. Skinner explique que si Machiavel reproduit parfaitement la « forme du récit historique qu'imposait la tradition humaniste », il travestit cependant le « contenu » en faisant la satire de ceux qui lui ont confié cette tâche, les Médicis. Ainsi, si l'on doit parler d'une originalité de la pensée machiavélienne, il faut savoir cibler les points précis qui constituent chez lui un acte de rupture avec la tradition qu'il perpétue. Le Machiavel de Skinner entend donc dénoncer l'idée trop superficielle selon laquelle le Florentin serait le père de la pensée politique moderne en montrant que cette affirmation n'est valable qu'après avoir considéré un certain nombre de conditions.

Dans la conclusion de son livre, Skinner déclare vouloir réfuter un autre type de lecture de Machiavel, celle qui fait de lui le professeur du mal. Ce point de vue traditionnel, comme le dit Skinner lui-même, commença immédiatement après la publication des écrits de Machiavel et s'arrêta pour laisser place au point de vue moderne – auquel il appartient – considérant qu'il y a un enseignement bienveillant chez Machiavel. Or, le paradoxe est pour lui que le point de vue traditionnel subsiste encore aujourd'hui, notamment par l'intermédiaire de Leo Strauss qui n'hésite pas à qualifier Machiavel d'« apôtre du Mal[25] ». Ainsi, Skinner rejette toute lecture de Machiavel qui ramène d'une certaine manière au machiavélisme. On peut, à ce titre, ajouter que ce type de lecture est encore présent, y compris dans les manuels scolaires des classes de terminales. Lorsqu'on regarde de plus près l'image que les manuels scolaires nous donnent de Machiavel, on s'aperçoit très rapidement que le machiavélisme persiste, ou du moins qu'il tend à être perpétué. Le manuel scolaire de la maison d'édition Belin[26] (avril 2015) consacre une page à l'explication d'un court extrait du chapitre XVIII du *Prince*, où Machiavel apparaît comme enseignant aux hommes politiques l'art de la dissimulation et la nécessité, dans certaines situations, de faire le mal. L'image qui accompagne l'extrait est un montage photographique d'une représentation du *Tartuffe* en 2007 où l'on voit un homme dissimuler son visage derrière un masque. Les questions relatives à la lecture et à la discussion du texte incitent, d'une part, à créer une dichotomie avec la vertu et la politique (« En quoi la vertu peut-elle être préjudiciable à un gouvernant ? Donner un exemple ») et, d'autre part, à aborder, par Machiavel, le thème de la corruption en politique (« L'exigence de transparence et le souci d'une moralité parfaite des dirigeants sont-ils toujours bénéfiques en politique ? »). On imagine facilement des élèves de terminale débattre de l'image corrompue qu'ils ont de la plupart des hommes politiques et ainsi résumer l'actualité de Machiavel par un retour au machiavélisme. Les conditions d'apprentissage ne permettant pas de comprendre les raisons qui font dire à Machiavel qu'il faut savoir paraître plutôt qu'être et surtout que la frontière entre le bien et le mal doit savoir être franchie quand les conditions l'exigent, ces exercices ont tendance à répéter, de façon involontaire, ce point de vue traditionnel contre lequel Skinner se bat. Il cherche à montrer que le sarcasme dont

25. *Ibid.*, p. 148.

26. Fumet, Jeanne-Claire et Seguy-Duclot, Alain, *Philosophie Tles L,E,S*, Paris, Belin, coll. « Démarches », avril 2015, p. 273.

il a pu faire preuve en renversant les conceptions morales de la tradition humaniste a fait, de manière exagérée, la mauvaise réputation du Secrétaire florentin.

Le *Machiavel* de Skinner est donc bien le fruit d'une approche qui, par les opérations qui sont les siennes, réactive Machiavel au sens où elle le fait sortir des approches traditionnelles pour montrer ce qu'il était et ce qu'il faisait véritablement en écrivant ce qu'il a écrit.

2 La réactivation, une méthode historique de lecture des textes

Que faut-il exactement entendre par réactivation ? Si Skinner expose, comme nous l'avons vu, une méthode pour lire Machiavel, il faut aussi savoir qu'il est l'auteur de plusieurs textes théoriques visant à formuler plus précisément une méthode d'interprétation des textes, politiques plus spécifiquement [27]. L'objectif est ici d'exposer le plus simplement possible cette méthode afin d'en retrouver les traces dans son application au cas Machiavel, mais aussi de voir si Skinner applique parfaitement ce qu'il préconise.

Avant d'expliquer ce que signifie réactiver un auteur pour Skinner, il convient d'inscrire, comme le fait également Claude Gautier dans son article « Texte, contexte et intention illocutoire de l'auteur. Les enjeux du programme méthodologique de Quentin Skinner [28] », la démarche de Skinner dans une tentative de dépassement des relations aporétiques entre texte et contexte posée par l'interprétation des textes. Il part pour cela de l'opposition entre deux tendances (ou orthodoxies) interprétatives des textes, l'essentialisme et le contextualisme. La première considère le texte isolément, ce qui la conduit à commettre des erreurs d'interprétations qu'il nomme « mythologies ». Dans l'article « Meaning and understanding *in* the history of ideas », il énumère les « erreurs philosophiques [*philosophical mistakes* [29]] » que peut produire une lecture essentialiste des textes. Il n'aime pas l'idée de « textes classiques [*classic texts* [30]] » car il se situe contre une histoire de la philosophie qui pense les textes comme des réponses à des questions éternelles. Il est contre l'idée que la philosophie est faite de « concepts fondamentaux » parce que cela amène inévitablement à des erreurs. Ces erreurs qu'il dénonce, il les appelle « mythologies [*mythologies* [31]] » et parmi ces mythologies, il y a d'abord celle des « doctrines » qui conduit à former des anachronismes. En effet, d'une part, on glorifie un auteur pour sa clairvoyance, c'est-à-dire sa capacité à anticiper ce que va dire un auteur quelques années ou quelques siècles après et, d'autre part, on blâme un auteur pour ne pas avoir dit ce qu'il aurait très bien pu dire selon sa doctrine [32]. Autrement dit, ce que conteste Skinner à travers

27. L'ensemble de ces textes sont regroupés dans le livre édité par James Tully : *Meaning and Context : Quentin Skinner and His Critics*, Cambridge, Polity Press, 1988.

28. Gautier, Claude, « Texte, contexte et intention illocutoire de l'auteur. Les enjeux du programme méthodologique de Quentin Skinner », *in Revue de métaphysique et de morale*, PUF, 2004/2, n°42, p. 175-192.

29. Tully, James, *op. cit.*, II, 2 « Meaning and understanding *in* the history of ideas », p. 29.

30. *Ibid.*, p. 30.

31. *Ibid.*, p. 32.

32. *Ibid.*, p. 37 : « *The most usual strategy, however, is to seize on some doctrine which a given theorist, it is in effect claimed, ought to have mentionned, although he failed to do so, and then to criticize him for this so-called omission.* »

l'idée d'anachronisme, c'est précisément cette tendance à confondre les époques au risque de perdre le véritable sens d'un énoncé. Les doctrines nous amènent également à former des mythologies de la cohérence ou l'idée selon laquelle chaque auteur possèderait un système cohérent de pensée et que le but de l'historien de la philosophie serait de restituer cette cohérence. Or, parfois l'historien se trouve face à un manque de cohérence ou à une contradiction et croit devoir combler ce manque ou supprimer cette contradiction. Il n'accepte tout simplement pas le fait que le théoricien puisse se contredire et pense que cette contradiction n'est qu'apparente. En évacuant les contradictions présentes au sein de la doctrine reconstituée d'un auteur, l'historien de la philosophie oublie peut-être que ces contradictions peuvent être réelles ou qu'elles peuvent être le résultat d'une modification des textes. Skinner distingue également la mythologie de la *prolepsis* où le danger est d'abord d'analyser un auteur avec des catégories modernes comme c'est par exemple le cas lorsqu'on voit des éléments totalitaires dans la *République* de Platon ou dans la pensée politique de Rousseau. L'autre danger de la mythologie de la *prolepsis* consiste à analyser un auteur à partir de ce qu'on sait de lui. On considère par exemple que Machiavel est le fondateur de la modernité politique et c'est ce qui va pousser l'historien à analyser les éléments modernes de sa pensée. En d'autres termes, on réduit le sens d'un texte à ses conséquences. Enfin, il y a pour Skinner une mythologie du *parochialisme* qui consiste à voir dans un texte d'une culture étrangère une apparente familiarité avec sa propre culture et par conséquent à l'expliquer d'une mauvaise façon. Le danger de la fausse familiarité dans l'histoire de la philosophie est l'association de concepts étrangers. Ainsi, ces erreurs et ces dangers sont la conséquence d'une mauvaise méthode de lecture des textes de l'histoire de la philosophie. Comme Claude Gautier l'explique :

> Les approches essentialistes, lorsqu'elles prétendent faire oeuvre d'histoire de la pensée, revendiquent, sous des formes différentes mais avec des effets méthodologiques convergents, l'autonomie des textes, ignorant les conditions dans lesquelles ils ont pu être produits, rejetant, parfois pour des raisons intéressantes, jusqu'à l'idée d'une différence possible entre projet politique de l'auteur et l'œuvre dans son empiricité [33].

Face à ces erreurs, la tendance contextualiste affirme que le texte ne suffit pas pour fournir une interprétation satisfaisante. Il faut donc regarder le contexte historique et social du texte, c'est-à-dire « tout ce qui permet de comprendre la nature de la société dans laquelle l'auteur se trouve, écrit, parle et tente de persuader [34] ». Si le texte est déterminé par un contexte historique et social, la compréhension doit se résumer, non pas à l'étude du texte lui-même, mais à celle des causes du texte. En restituant le contexte historico-social d'un texte, on est amené à éviter les mythologies précédemment énoncées, notamment l'anachronisme. Le problème avec le contextualisme, c'est qu'il nous explique les causes de la production d'un texte mais ne nous permet pas de comprendre un texte. Si l'essentialisme oublie le contexte au profit du texte seul, le contextualisme remplace le texte par le contexte.

33. Gautier, Claude, *op. cit.*, p. 180.
34. *Ibid.*, p. 181.

Afin de dépasser cette aporie, Skinner propose de renouer texte et contexte à travers une nouvelle définition de la compréhension historique des textes. La thèse de Skinner est que la compréhension d'un texte ne se résume pas à la détermination de sa signification ou du sens de ses phrases, mais qu'elle nécessite l'identification de l'intention illocutoire (ou illocutionnaire) de ce texte. Il fonde toute sa théorie de l'interprétation des textes sur l'intention de l'auteur. Réactiver l'intention d'un auteur signifie pour Skinner retrouver le contexte, c'est-à-dire un ensemble de conventions qui, une fois restituées, permettent de saisir la force de l'acte illocutoire (ou illocutionnaire) de l'auteur ou la manière d'écrire d'un auteur. Pour comprendre cette thèse, il est impératif de définir ce qu'entend Skinner par intention, acte illocutoire et contexte.

Avant de définir le concept d'intention chez Skinner, il faut d'abord insister sur l'idée que l'écriture est pour lui un acte. Or, Tout acte d'écriture possède deux types d'intention, une intention qui précède l'acte et une intention inhérente à l'acte. Ce que Skinner appelle intention c'est plus précisément cette seconde sorte d'intention car la première n'étant pas à coup sûr saisissable, il convient de se tourner vers ce que l'acteur a voulu signifier en faisant cela. Il explique : « Je ne suis pas du tout concerné par les intentions au sens où cela peut signifier que l'on planifie un acte. Je suis seulement concerné par ce qui se manifeste de l'intention dans l'action [35]. » Ainsi, l'intention n'est pas pour Skinner ce que l'auteur a voulu faire avant d'écrire ce qu'il a écrit mais ce que l'auteur a voulu signifier en écrivant ce qu'il a écrit. L'intention n'est pas la planification *a priori* d'un acte mais ce qu'un auteur est *en train de faire* en écrivant ce qu'il écrit [36].

Skinner emprunte à la théorie des actes de langage d'Austin l'idée d'une performativité du langage. Le langage agit et il agit de deux manières selon Austin : d'un côté, il y a les actes perlocutoires qui correspondent à l'effet psychologique d'un énoncé sur un lecteur et, d'un autre côté, il y a les actes illocutoires qui désignent le message convoyé au-delà du sens immédiat de l'énoncé. Le premier effet ne dépend pas de l'énonciateur mais du récepteur ou du lecteur. Quant au deuxième effet, il ne peut se produire que selon des conventions, comme lorsqu'on demande « s'il y a du sel » à table tout en voulant signifier qu'on désire avoir du sel. Demander la même chose en dehors des conventions émises par le fait d'être « à table » n'a aucun sens et c'est pourquoi la possibilité de poser la question est exclue. La dimension locutoire de cette expression est informative (on cherche à savoir si il y a du sel à table), la dimension perlocutoire est l'effet produit sur les interlocuteurs (une personne donne le sel à l'énonciateur) et la dimension illocutoire se situe entre les deux au sens où elle désigne ce qu'on a voulu

35. Tully, James, *op. cit.*, p. 263.

36. Sur la définition skinérienne de l'intention, on peut se reporter à l'analyse que propose Jean-Fabien Spitz dans l'article « Comment lire les textes politiques du passé ? Le programme méthodologique de Quentin Skinner » (*in Droits*, 10, 1989, PUF, p. 140). Skinner établit une distinction entre les motifs et les intentions afin de préciser ce qu'il entend par le terme d'intention. Les motifs, en tant qu'ils sont privés et précèdent l'action (d'écrire) à laquelle ils sont liés de manière contingente, ne nous permettent pas de comprendre un texte. C'est pourquoi il faut préférer à « l'intention de faire quelque chose », qui est en fait un motif, « l'intention en faisant quelque chose ». Cette dernière espèce d'intention « n'est pas indépendante de l'action et elle ne lui est pas non plus antérieure ; loin de lui être liée de manière seulement contingente, c'est au contraire l'énoncé de l'intention elle-même qui peut seul achever de définir l'action et de la caractériser de manière adéquate », déclare Jean-Fabien Spitz. Par cette distinction entre les motifs et les intentions, Skinner démontre que la catégorie de l'intention qu'il développe dans sa méthode de lecture des textes historiques est indispensable à la compréhension d'un acte d'écriture.

faire en disant cela. Ainsi, la dimension illocutoire du langage est intentionnelle et conventionnelle. Dans chaque intention, il y a une dimension illocutoire. C'est de cette conception performative du langage que Skinner tire sa théorie de l'interprétation des textes (l'expression « ce qu'un auteur fait en disant cela » revient à de nombreuses reprises sous la plume de Quentin Skinner). Il s'agit toujours de retrouver l'acte illocutoire de l'énoncé. La force illocutoire d'un texte c'est donc ce que l'auteur a voulu signifier par ce texte mais aussi l'évaluation du degré de réussite de cet acte. Le terme de « force » signifie bien que l'acte effectué par l'auteur dans le passé est aujourd'hui quantifiable par ses conséquences. Parler de la force illocutoire c'est donc à la fois se questionner sur l'intention de l'auteur pendant l'acte d'écriture et c'est aussi mesurer l'impact de cet acte.

En outre, on ne peut retrouver la force illocutoire d'un acte d'écriture et mesurer son degré de réussite que par le contexte. Skinner entend par « contexte » l'ensemble des conventions de type argumentatif, rhétorique et linguistique qui amène l'auteur à prendre position. Une convention se définit par « les règles idéologiques, c'est-à-dire les croyances, les opinions dominantes, en quelque sorte la doxa d'un temps donné sur la fonction sociale d'un objet, la politique par exemple [37] ». Le contexte a un sens bien spécifique chez Skinner et ne désigne pas comme habituellement le contexte social ou politique. Comme le rappelle Claude Gautier, « comprendre le contexte comme un ensemble de conventions argumentatives, c'est donc établir la série des choix possibles disponibles à un moment donné du temps et à partir desquels l'auteur construit sa propre manière d'écrire [38] ». Il faut comprendre que recouvrer la force illocutoire d'un acte de langage consiste d'abord à retrouver les conventions dans lesquelles cet acte a été rendu possible et [39] à voir de quelle manière l'auteur a pris position selon ces mêmes conventions. Enfin, retrouver ces conventions nous permet en même de temps de mesurer l'impact qu'a pu avoir la force illocutoire du texte d'un auteur puisqu'on peut constater *a posteriori* si il y a eu changement ou non. Si le contexte, par ces conventions, est la condition de possibilité d'un acte d'écriture, cet acte demeure incompréhensible sans la restitution de son contexte. Il y a donc une importance du contexte qui est envisagé par Skinner comme constitué de conventions puisqu'il permet de voir l'acte d'écrire comme une stratégie de la part d'un auteur qui s'est positionné en un temps et en un lieu précis dans ou contre ces mêmes conventions.

Dans le cas de Machiavel, Skinner démontre parfaitement que le contexte a son importance dans la réactivation de ses intentions. On ne peut comprendre Machiavel qu'en restituant le contexte politique et intellectuel de ses écrits, où les conventions sont celles d'un humanisme classique au sein de la Renaissance florentine. Dire que Machiavel est l'héritier de l'humanisme classique revient à dire que lorsqu'il écrit, il le fait selon les conventions de son temps qui sont celles de l'humanisme classique. Et c'est la manière qu'il a d'aborder ces conventions en les réfutant qui fait qu'on peut saisir la force illocutoire de son intention. En effet, il réfute ces conceptions morales tout en étant à l'intérieur de la forme humaniste classique (latine) qui les a établies.

37. Skinner, Quentin, *op. cit.*, « Postface » de Michel Plon, p. 155.

38. Gautier, Claude, *op. cit.*, p. 188.

39. Skinner, Quentin, « On Performing and Explaining Linguistic Actions », *in Philosophical Quartely*, 21, 1971, p. 14 : « *The explanation is supplied from a grasp of the conventions governing the illocutionary force attached to the utterance itself.* »

Il utilise le même vocabulaire tout en en changeant le sens. Comprendre Machiavel, c'est comprendre l'intention qu'il a de remettre en cause les conceptions morales de son temps. Et s'il désire remettre en cause ces conceptions morales, c'est parce que les conditions politiques des cités italiennes de son temps l'exigent. Enfin, comprendre pleinement l'intention de Machiavel à travers sa force illocutoire conduit Skinner à évaluer les succès de sa démarche. Cette rupture à l'intérieur même des conventions de son temps est la racine de toute une tradition qui va faire de lui un personnage malfaisant et en rupture avec l'époque qui le précède. Comprendre Machiavel, c'est le réactiver en revenant aux racines que la tradition dissimule sous l'image d'un Machiavel professeur du mal ou fondateur de la science politique moderne. Il est effectivement dans l'intérêt de Skinner de voir quels sont les fondements de ces traditions : « Que cache cette sinistre renommée de Machiavel ? A-t-elle des fondements réels ? Quelles conceptions de la politique et de la morale politique peut-on trouver aujourd'hui encore, dans ses œuvres majeures [40] ? » se demande-t-il dans son introduction.

Ainsi, selon Skinner, écrire est un acte dont les intentions sont réactivables parce qu'il y a toujours un contexte fait de conventions par rapport auxquelles l'auteur prend position, c'est-à-dire engage une manière d'écrire. C'est pour cela que Skinner parle toujours de « comprendre ce que l'auteur a voulu faire en écrivant ce qu'il a écrit de cette façon ». Dès lors, on perçoit plus clairement la démarche de Skinner qui, tout en dépassant l'essentialisme et le contextualisme, contribue à enrichir la notion de compréhension des textes historiques. Comprendre un texte ce n'est pas seulement comprendre ce qu'il signifie, mais c'est saisir l'intention illocutionnaire de ce texte.

3 Le modèle d'histoire de la philosophie de Skinner : forces et faiblesses

Si l'application de la théorie de l'interprétation skinérienne au cas Machiavel semble être respectée, il convient peut-être de lui opposer certaines objections. La première est que l'objet de l'herméneutique skinérienne a sa spécificité. Autrement dit, Machiavel et son œuvre représentent un cas à part dans l'interprétation des textes de l'histoire de la philosophie. Machiavel n'est pas à proprement parler un philosophe ; il pose problème à tout historien de la philosophie en ce qu'il ne peut pas véritablement être classé parmi les philosophes. L'interprétation que fait Althusser de Machiavel dans son livre *Machiavel et nous* se concentre justement sur cette spécificité de Machiavel. L'idée principale d'Althusser est que Machiavel oblige la philosophie à revoir ses outils d'analyses. Machiavel n'étant pas l'auteur d'une pure théorie philosophique, il est normal qu'il représente une difficulté pour le philosophe qui tente de ramener sa théorie à un système. Althusser décrit Machiavel comme un penseur qui, parce qu'il introduit la pratique politique dans le discours théorique, tord littéralement la théorie et oblige l'historien de la philosophie à remettre en question sa méthode.

Cette pensée de l'écart tient au fait que Machiavel non seulement pose, mais pense *politiquement* son problème, c'est-à-dire une contradiction dans la réalité, qui ne peut être levée par la pensée, mais par la réalité, c'est-à-dire par le surgissement néces-

40. Skinner, Quentin, *Machiavel*, *op. cit.*, p. 16.

saire mais imprévisible, inassignable dans le lieu, le temps et la personne, des formes *concrètes* de la *rencontre* politique dont seules les conditions générales sont définies [41].

Il ajoute :

> Place est ainsi faite, dans cette théorie qui pense et maintient l'écart, par la pratique politique, place lui est faite par cet argument de notions théoriques écartelées, par le décalage entre le défini et l'indéfini, le nécessaire et l'imprévisible. Ce décalage pensé et non résolu par la pensée c'est la présence de l'histoire et de la pratique politique dans la théorie même [42].

En d'autres termes, la spécificité de Machiavel réside dans le fait qu'il produit sur son lecteur, en particulier l'historien de la philosophie, un sentiment de vertige puisqu'il creuse, à même la théorie, une béance en introduisant l'histoire et la pratique politique dans l'espace théorique. Machiavel pratique, sans que cela ne lui pose de problème, ce qu'Althusser appelle une « pensée de l'écart » au sens où c'est bien cet écart qui est ressenti par l'historien de la philosophie. C'est également pour cela que l'historien de la philosophie est amené à trouver des contradictions dans la pensée de Machiavel. Pour comprendre que Machiavel n'est pas contradictoire, il faut modifier notre manière d'appréhender Machiavel en disant qu'il ne s'agit pas d'une théorie (politique) mais d'un « dispositif [43] », c'est-à-dire un espace théorique qui prend en compte la pratique politique. Ce que nous dit Louis Althusser, c'est que Machiavel est un auteur atypique qui oblige l'historien de la philosophie, c'est-à-dire un lecteur habitué à lire les textes philosophiques comme des théories, à réviser sa méthode de lecture, à défaut d'être condamné au silence face à Machiavel et de l'exclure du champ philosophique.

Si Machiavel est, comme nous le dit clairement Althusser, un auteur atypique, faut-il considérer que Skinner modifie ses critères d'interprétation en raison de son objet d'étude (Machiavel) ? Est-il conscient de la spécificité de son objet ? Le problème est que si la méthode skinérienne fonctionne pour Machiavel, étant donnée la particularité de l'œuvre machiavélienne, on peut se demander si son mécanisme de réactivation est exportable à d'autres auteurs. Skinner n'est pas exclusivement un spécialiste de Machiavel, il a également étudié les textes de Thomas Hobbes et se concentre essentiellement sur les auteurs politiques de la Renaissance et de la Réforme. Si son mécanisme a donc une efficience limitée à la philosophie politique et à une période de l'histoire bien précise, il faut encore ajouter que celle-ci peut être remise en cause par la spécificité de l'objet d'étude qu'est Machiavel. La première réserve quant à la démarche qui est celle de Skinner revient donc à dire qu'il ne souligne pas assez la spécificité de Machiavel dans son rapport à l'histoire de la philosophie, ce qui nous conduit peut-être à remettre en cause la capacité d'exportation de son mécanisme.

41. Althusser, Louis, *Machiavel et nous* (1962-1986), Paris, Tallandier, coll. « Texto : le goût de l'histoire », 1994, p. 143.

42. *Id.*

43. *Ibid.*, p. 93 : « *Prises à la lettre*, ces thèses sont contradictoires, et le seul effet qu'elles peuvent produire est alors d'interdire tout discours. Mais si on les considère dans leur *disposition*, leur dispositif, et leur jeu, leur contradiction devient productrice d'un espace théorique nouveau, et d'effets conceptuels définis. »

La deuxième objection est la suivante : ne faut-il pas voir dans l'application de l'herméneutique skinérienne au cas Machiavel un glissement de l'histoire de la philosophie politique à la théorie politique ? Skinner délaisse-t-il son statut d'historien des idées politiques pour réinvestir Machiavel au sein d'une théorie politique républicaine ? Ce qui nous fait dire cela c'est d'abord l'attention qu'il porte tout particulièrement à la deuxième œuvre de Machiavel, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, laquelle est aux yeux de Skinner « la plus imposante mais aussi, et à plus d'un titre, son travail le plus original en matière de philosophie politique [44] ». Si on perçoit peut-être une ambiguïté derrière le pronom « nous [45] » qui semble inclure le lecteur dans *Machiavel*, ce n'est qu'en utilisant comme support textuel ses textes théoriques que la possibilité nous est donnée de constater ce glissement. Selon Skinner, nous avons la possibilité d'élargir notre cadre conceptuel en mobilisant des conceptions passées et révolues dans le débat contemporain. Le concept en question est celui de liberté politique et il s'agit, par la lecture ou la relecture des *Discours* de Machiavel, de retrouver une conception « néo-romaine » de la liberté. Plus précisément, il est question de retrouver une autre conception de ce que les contemporains appelle « liberté négative » et qu'ils opposent à une « liberté positive ».

Skinner part de la distinction établie par Berlin entre deux sortes de libertés : « [...] il commence par suggérer une distinction entre la liberté négative, qui serait une absence de contrainte (freedom *from* constraint), et la liberté positive, qui impliquerait la possibilité de choisir un certain type de vie (freedom *to* follow [46]...). » La thèse de Berlin est qu'il n'y a pas un seul concept de liberté, celui de liberté négative, qui se laisse définir par « l'absence d'ingérence [47] », mais qu'il y a également un concept positif de la liberté qui consiste plutôt dans « l'épanouissement maximum de la personnalité [48] ». Skinner résume lui-même sa position par rapport à cette thèse de la façon suivante :

> [...] bien que je sois d'accord avec Berlin lorsqu'il affirme qu'il existe deux concepts de liberté, l'un positif et l'autre négatif, je ne suis plus d'accord avec lui quand il prétend qu'à chaque fois que nous parlons de liberté négative, nous parlons nécessairement d'absence d'ingérence. Il me semble que, comme j'ai tenté de le montrer, nous avons hérité de deux théories concurrentes et irréductibles de la liberté négative, même si dans la période récente nous avons généralement fait en sorte d'occulter l'une des deux [49].

Cette conception occultée de la liberté négative est celle d'auteurs romains classiques comme Salluste, Cicéron, Tacite et Tite-Live ; elle consiste à dire que la liberté n'est

44. Skinner, Quentin, *Machiavel*, *op. cit.*, p. 90.

45. *Ibid.*, p. 112 : « Nous sommes alors conduits, toujours guidés par Machiavel, à découvrir l'une des leçons les plus pertinentes que nous puissions espérer recevoir de l'étude de l'histoire. » Et p. 116 : « Il s'ensuit que si nous voulons comprendre la nature de ces dangers et y remédier, nous devons nous tourner une fois de plus vers l'histoire de la Rome républicaine et nous efforcer de tirer quelque profit de son antique sagesse pour l'appliquer au monde moderne. »

46. Skinner, Quentin, « Un troisième concept de liberté au-delà d'Isaiah Berlin et du libéralisme anglais », *in Actuel Marx* 2002/2, n° 32, traduit par Luc Benoît, Paris, PUF, p. 16.

47. *Ibid.*, p. 22. Skinner se sert de l'ouvrage *Two Concepts of Liberty* (1958) de Berlin.

48. *Ibid.*, p. 17.

49. *Ibid.*, p. 41.

pas seulement l'absence d'une menace effective ou non d'ingérence, mais que la liberté se caractérise par le fait de n'être sous l'emprise de personne d'autre. Ces auteurs conçoivent une liberté au sein d'une république participative, c'est-à-dire au sein d'un régime où les citoyens préservent leurs libertés par l'intermédiaire du service public. Ces auteurs ont été invoqués au début du XVII[e] siècle par des partisans du Parlement anglais contre le roi Charles Ier tels que Bracton ou Littleton. En invoquant ces auteurs romains, ils contribuèrent à installer une conception néo-romaine de la liberté [50]. Or, c'est précisément cette conception qui a été occultée à cause de « la réplique contre-révolutionnaire de Hobbes [qui a fini] par s'imposer [51] ». Pour résumer, Hobbes a réussi à imposer la conception négative de la liberté la plus conservatrice (« gothique »), celle d'absence d'ingérence pour l'individu, et a ainsi relégué dans l'oubli la conception révolutionnaire des partisans du Parlement anglais tirée des historiens romains. La conception de Hobbes énoncée dans le *Léviathan* devient alors la seule façon de penser la liberté (négative) dans la philosophie anglaise et plus généralement dans la pensée libérale. Des auteurs comme J. Rawls ou R. Nozick contribuent, selon Quentin Skinner, à répéter la conception gothique de la liberté négative énoncée par Hobbes [52]. Le but de l'historien de Cambridge est donc de montrer, par la restitution du contexte idéologique de l'époque, que deux conceptions de la liberté négative étaient en concurrence. La victoire de la conception gothique de la liberté négative a laissé dans l'oubli la conception néo-romaine et il faut s'efforcer de remettre à jour cette dernière, sous sa forme la plus originale, afin de redonner au débat contemporain sur la liberté politique une plus grande portée conceptuelle.

Or, parmi les conceptions néo-romaines, la plus importante et la plus originale aux yeux de Skinner est celle qu'on trouve dans l'œuvre républicaine de Machiavel, les *Discours*, où il joint une conception négative de la liberté et une conception positive de la vertu [53]. Si cette conception est la plus importante et la plus originale, c'est parce qu'elle permet de dépasser l'unique conception contemporaine de la liberté républicaine, c'est-à-dire la garantie par l'État des libertés individuelles. Face à cette conception hobbesienne ou gothique de la liberté, il faut confronter le modèle républicain machiavélien qui permet à l'individu de conserver sa liberté tout en participant à la liberté commune. Autrement dit, il s'agit de concevoir la liberté au-delà de l'individu, une liberté sociale, en montrant qu'il lui est possible d'être libre tout en participant activement à l'État. On trouve cette thèse dès *Les fondements de la pensée*

50. *Ibid.*, p. 43 : « Ceux qui croient que la liberté n'est qu'absence d'ingérence défendent l'idée selon laquelle la volonté est autonome tant qu'elle n'est l'objet ni de menaces ni de coercition. Au contraire, ceux qui adoptent la thèse néo-romaine nient que la volonté puisse être autonome si elle n'est pas de surcroît indépendant de la volonté d'autrui. »

51. *Ibid.*, p. 25-26 : « Cette grande tradition de l'utilitarisme classique a réussi de manière impressionnante à occuper l'ensemble du champ conceptuel, et donc à rejeter toute interprétation concurrente de la liberté comme étant pernicieuse ou bien confuse. La conséquence de cette victoire idéologique profonde et durable est la disparition virtuelle de la théorie concurrente de la liberté négative que Hobbes avait à l'origine entrepris de discréditer. Je souhaite maintenant la faire réapparaître. »

52. Skinner, Quentin, « Machiavelli on *virtù* and the maintenance of liberty », *in Visions of Politics*, *op. cit.*, p. 162 : « *[. . .] contemporary exponents of the gothic approach are generally content to repeat the answer put forward by Hobbes in* Leviathan. »

53. Nous nous appuyons ici sur l'article de Michel Senellart, « Républicanisme, *eudaimonia* et liberté individuelle : le modèle machiavélien selon Quentin Skinner », *in Aristotelica et Lulliana*, éd. Fernando Domínguez, Ruedi Imbach, Theodor Pindl et Peter Walter, *Instrumenta Patristica*, 26, XXVI, La Haye, 1995, p. 259-287.

politique moderne[54] publiés en 1978, c'est-à-dire avant la publication du *Machiavel* en 1981. Il déclare :

> Par « liberté » [Machiavel] entend en premier lieu indépendance à l'égard de l'agression extérieure et de la tyrannie. [...] En second lieu, quand Machiavel parle de « liberté », il pense aussi au pouvoir corrélatif que possède un peuple libre de se gouverner lui-même plutôt que d'être gouverné par un prince[55].

Si, dans un premier temps, on retrouve la conception négative de la liberté comme absence d'ingérence, cette première conception est subsumée sous une conception plus large de la liberté puisqu'elle ne concerne plus seulement l'individu mais la communauté toute entière, c'est-à-dire, pour Machiavel, aussi bien les Grands que le peuple. Pour Machiavel, il faut se tourner vers l'histoire pour comprendre que la conciliation entre liberté individuelle et service public n'est pas incompatible. Machiavel a conscience que les hommes sont de nature égoïste et que tout modèle politique tend vers la corruption. C'est pourquoi il propose de revenir au modèle de la république romaine qui concentre sa politique sur la désunion entre les Grands et le peuple. Skinner explique bien, dans un article postérieur au *Machiavel,* que pour le Secrétaire florentin, la véritable liberté est une liberté sociale et que ce type de liberté ne peut être possible qu'au sein d'un régime de type républicain[56]. L'engagement citoyen naît de cette confrontation entre les humeurs de ces deux ordres sociaux, celle des Grands qui cherchent à acquérir la gloire et dominer, puis, celle du peuple qui cherche à ne pas être dominé et qui, par conséquent, met un frein aux désirs de gloire des Grands[57]. Ainsi, contribuer à la liberté commune permet à l'individu de conserver sa propre liberté.

Ainsi, on voit bien que Skinner cherche à dépasser la thèse de Berlin et, dans une plus grande mesure, le consensus contemporain selon lequel il n'y a qu'un type de liberté négative, pour fonder avec l'appui du contexte historique et idéologique, sa propre théorie politique qui consiste dans un modèle républicain néo-romain et dont la liberté négative ne concerne pas, de manière exclusive, les individus, mais engage la communauté toute entière. Il propose en effet de redécouvrir une liberté négative, sinon quasi inconnue, du moins considérée comme paradoxale, voire absurde[58], et en

54. Skinner, Quentin, *Les fondements de la pensée politique moderne*, *op. cit.*

55. *Ibid.*, p. 231.

56. Skinner, Quentin, « The idea of negative liberty : Machiavellian and modern perspectives », *in Visions of Politics*, *op. cit.*, 7, p. 186-212. Le première version de cet article est publiée en 1984 sous le titre « The Idea of Negative Liberty : Philosophical and Historical Perspectives » *in Philosophy in History*, ed. Richard Rorty, J. B. Schneewind et Quentin Skinner, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 193-221. C'est dans cet article qu'il utilise Machiavel comme paradigme de sa thèse politique. On peut citer à l'appui ce passage : « *My historical thesis is that, while there are many things that Machiavelli's intentions in the* Discorsi*, perhaps his most central concern is to address – partly to question, but chiefly to reiterate and amplify – that view of* libertas *which had lain at the heart of Roman republican thought. My more general thesis I have already stated : that to recapture the structure of this thesis as far as possible in tis own terms may in turn help us to enlarge our own understanding of the concept of negative liberty.* » (*Ibid.*, p. 196-197.)

57. Machiavel, Nicolas, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 4, traduit de l'italien par Alessandro Fontana et Xavier Tabet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2004, p. 69 : « [...] il y a dans chaque État deux humeurs différentes, celle du peuple et celle des grands, et toutes les lois que l'on fait en faveur de la liberté naissent de leur désunion, comme on peut facilement voir que cela se produisait à Rome [...]. »

58. Skinner revient à plusieurs reprises, dans son article, sur l'idée, présente parmi nombre de contemporains, selon laquelle une conciliation entre liberté individuelle et liberté sociale paraît impossible. La

ce sens il s'agit bien d'une relecture mais qui tend à être proposée comme modèle. Il déclare par exemple que « [...] dans bien des sociétés occidentales contemporaines il existe des nouveaux mouvements religieux pour lesquels le concept positif de liberté pourrait bien répondre à des aspirations beaucoup plus profondes que l'idée négative de simplement avoir autant de marge de manœuvre que nous le souhaitons [59] ». Comme le montre Kari Palonen dans *Quentin Skinner. History, Politics, Rhetoric* [60], il y a plusieurs phases dans la pensée de Skinner. Dans ses premières années au sein de la recherche, Skinner insiste sur la discontinuité entre le passé et le présent et la nécessité d'introduire, de fait, l'histoire dans la méthode d'interprétation des textes politiques du passé pour ne pas produire des erreurs. Puis, il est ensuite influencé par Wittgenstein et Austin, notamment à travers sa théorie des actes linguistiques, également appelés *speech-acts*, qui lui permet notamment de voir l'espace textuel politique comme un lieu où se répondent des agents ; c'est le moment où il lie texte et contexte. C'est aussi dans cette phase qu'il en vient à présenter le travail de l'historien des idées politiques comme une redécouverte, une réactivation de certains concepts passés qui n'ont pas triomphé dans les débats. L'historien des idées politiques propose des concepts alternatifs venant du passé, comme ici le concept de liberté négative dans son acception « néo-romaine ». Palonen parle ensuite de « la révolution skinérienne » qu'il situe lors de la publication des deux volumes des *Fondements de la pensée politique moderne* en 1978, où Skinner démontre que faire de la théorie politique est une activité politique. C'est seulement après cette révolution qu'il applique sa méthode aux cas de Machiavel et de Hobbes où le but est de penser politiquement le concept de liberté qui est représenté comme un « trésor perdu », selon les mots de Palonen. C'est à ce moment-là qu'il envisage, par le biais de ces études, la possibilité de combiner la liberté individuelle avec l'intervention de l'État. En réactivant politiquement le concept de liberté, il entend s'opposer aux penseurs libéraux et communautariens. Ensuite, dans le chapitre six de son livre, Palonen démontre que Skinner cherche à réhabiliter la culture rhétorique de la Renaissance. Cette culture du débat, le véritable « trésor perdu », doit selon lui remplacer l'approche actuelle des concepts car comme il l'a montré avec le concept de liberté, les concepts sont en perpétuel changement et vouloir les immobiliser par une seule définition conduit à écarter, puis oublier, d'autres formes de ce même concept. Finalement, Palonen en vient à déclarer dans son dernier chapitre que Skinner devient, à cause de la méthode d'historien des idées politiques qui est la sienne, un théoricien politique [61].

Ainsi, cette mise en perspective de l'évolution de la pensée de Skinner nous permet de situer la réactivation de Machiavel par rapport à ses travaux théoriques et, par conséquent, de comprendre qu'elle entre dans le projet d'une réactivation plus générale, celle de la culture rhétorique renaissante. Ceci explique pourquoi Skinner passe du

thèse de Skinner est bien que les contemporains s'en tiennent aux seules libertés individuelles, conformément à la conception gothique de la liberté négative, qui, dès Hobbes, admet comme certaine l'absurdité d'une telle conciliation. Skinner déclare : « *This conclusion represents the heart and nerve not merely of the* Discorsi *but of all neo-Roman theories of freedom and citizenship. Among more recent proponents of negative liberty, however, this commitment has usually been dismissed as an obvious absurdity.* » (Skinner, Quentin, « The idea of negative liberty... », *op. cit.*, p. 199.)

59. Skinner, Quentin, « Un troisième concept de liberté... », *op. cit.*, p. 44.

60. Palonen, Kari, *Quentin Skinner. History, Politics, Rhetoric*, Cambridge, Polity Press, 2003.

61. Palonen, Kari, *ibid.*, p. 174 : « *[...] in his singular manner of being a historian of political theory Skinner also becomes a first-order political theorist himself.* »

statut d'historien des idées politiques à celui de théoricien politique en mobilisant la figure intellectuelle de Machiavel dans une stratégie plus large qui consiste à réactiver la culture rhétorique de la Renaissance. En d'autres termes, la réactivation de Machiavel n'est pas seulement l'application d'une théorie de l'interprétation à un auteur ; c'est un acte politique en ce qu'il tend à agir directement sur les débats politiques contemporains concernant la liberté [62].

Ainsi, il y a, non pas une contradiction [63], mais un glissement entre sa méthode et l'étude de Machiavel. Cela nous permet de remettre en question l'apport skinérien en termes d'interprétation philosophique. Si Skinner se fait théoricien politique, c'est en dépassant la méthode qu'il préconise. Lorsqu'il réactive Machiavel, Skinner ne se contente pas de le lire à sa façon, il s'en sert pour tenter de faire médiation, c'est-à-dire pour inscrire la figure de Machiavel dans une stratégie qui est celle de la réactivation d'une période historiquement déterminée dans le but d'enrichir le présent. Son enrichissement peut, à ce titre, se traduire par une volonté de restituer la vérité dans les débats contemporains dans la mesure où il cherche à clarifier ce qu'on doit mettre derrière le concept de liberté négative. Il s'agit d'une tentative de médiation qui cherche à concurrencer des réceptions comme celle de Leo Strauss. Cependant, nous avons vu, avec l'étude des manuels scolaires récents notamment, que sa réception demeure universitaire, limitée à l'étude des textes politiques et pour l'instant peu connue ailleurs que dans le monde anglo-saxon.

Ces quelques objections doivent cependant être relativisées puisque, si notre démarche consiste non seulement à saisir le Machiavel de Skinner mais aussi sa méthode de lecture des textes du passé, elle nous amène à signaler tout écart de méthode que peut produire Skinner dans son application au cas Machiavel. Or, ce même mécanisme de réactivation s'inscrit dans un projet plus large qui est celui de la réactivation d'une culture passée. Si donc notre point de vue bascule de la saisie d'une méthode de lecture des textes et d'une lecture de Machiavel à une analyse de la pensée de Skinner dans son évolution, comme le fait Kari Palonen, les contradictions et glissements qu'opèrent Skinner s'effacent pour laisser place à une logique générale de réactivation historique.

62. Marcotte-Chénard, Sophie, *op. cit.*, § 85 : « Car il est indubitable que Skinner interprète Machiavel à partir de deux points de vue distincts : en tant qu'historien-interprète et en tant que théoricien politique. [...] la restitution de l'intention de Machiavel ne s'arrime pas en dernier lieu à l'application d'une méthode historique contextualiste, mais plutôt à une démarche plus fondamentale encore, qui est proprement politique et qui consiste à recouvrer une leçon de l'histoire enfouie dans le passé, celle de l'expérience républicaine néo-romaine. »

63. On pourrait penser que Skinner entre en contradiction avec les règles de sa propre méthode puisqu'il finit par établir une continuité entre les conceptions du passé et celles d'aujourd'hui, alors même qu'il rejetait cette tendance dans l'exposition de sa méthode. La possibilité de cette contradiction au sein de l'œuvre skinérienne a déjà été émise par Michel Senellart dans son article (art. cit., p. 259-287) où il se demande : « Comment Skinner, tout d'abord, peut-il nier l'existence de problèmes permanents en philosophie et présenter, en même temps, la pensée de Machiavel comme un modèle de rechange dans le débat contemporain ? N'est-il pas contradictoire de soutenir qu'une théorie s'explique par son contexte particulier – sa signification original résidant dans sa force illocutionnaire – et qu'elle répond encore, plusieurs siècles après, aux questions de notre époque ? » Cependant, comme le souligne Michel Senellart, Skinner parvient à se sortir de cette contradiction en expliquant que sont but n'est pas tant d'imposer une conception de la liberté que de remettre en question notre définition du concept de liberté négative. Il y a un souci de vérité historique chez cet historien des idées politiques qui cherche à montrer que, lorsque nous employons le terme de « liberté négative », deux conceptions différentes sont convoquées. *Cf.* Skinner, Quentin, « The idea of negative liberty [...] », *op. cit.*, p. 211 : « *As a conséquence of overlooking the possibility that a theory of negative liberty might coherently have the structure I have sketched, a number of philosophers have proceeded to enunciate further claims about the concept which they take to be statements of general trusts, but which are in fact true only of their own particular theories of negative liberty.* »

Bibliographie

Œuvres et articles de Quentin Skinner

SKINNER, Quentin, *Foundations of Modern Political Thought*, *I. « The Renaissance »*, Cambridge, Cambridge University Press, traduit de l'anglais par Jerome Grossman et Jean-Yves Pouilloux, *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2009.

SKINNER, Quentin, *Machiavelli,* Oxford, Oxford University Press, 1981, traduit de l'anglais par Michel Plon, *Machiavel*, Paris, Seuil, coll. « Philosophie générale », 1989.

SKINNER, Quentin, « On Performing and Explaining Linguistic Actions », *in Philosophical Quartely*, 21, 1971, p. 1-21.

SKINNER, Quentin, *Visions of Politics*, *II. « Renaissance Virtues »*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

SKINNER, Quentin, « Un troisième concept de liberté au-delà d'Isaiah Berlin et du libéralisme anglais », *in Actuel Marx*, 2002/2, n° 32, traduit par Luc Benoît, Paris, PUF, p. 132-142.

TULLY, James (dir.), *Meaning and Context : Quentin Skinner and His Critics*, Cambridge, Polity Press, 1988.

Littérature secondaire sur Quentin Skinner

DE LAGASNERIE, Geoffroy, « Quentin Skinner, Hobbes et la conception républicaine de la liberté », *in Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2010/2 (n° 57-2), p. 222-223.

GAUTIER, Claude, « Texte, contexte et intention illocutoire de l'auteur. Les enjeux du programme méthodologique de Quentin Skinner », *in Revue de métaphysique et de morale*, Paris, PUF, 2004/2, n°42, p. 175-192.

MARCOTTE-CHENARD, Sophie, « Le contextualisme de Quentin Skinner à l'épreuve du cas Machiavel », *Methodos* [en ligne], 13 | 2013, mis en ligne le 3 avril 2013, URL : http ://methodos.revues.org/3168 ; DOI : 10.4000/methodos.3168.

PALONEN, Kari, *Quentin Skinner. History, Politics, Rhetoric*, Cambridge, Polity Press, 2003.

SENELLART, Michel, « Républicanisme, *eudaimonia* et liberté individuelle : le modèle machiavélien selon Quentin Skinner », *in Aristotelica et Lulliana*, ed. Fernando Domínguez, Ruedi Imbach, Theodor Pindl et Peter Walter, *Instrumenta Patristica*, 26, XXVI, La Haye, 1995, p. 259-287.

SPITZ, Jean-Fabien, « Comment lire les textes politiques du passé ? Le programme méthodologique de Quentin Skinner », *in Droits*, 10, 1989, Paris, PUF, p. 133-145.

SPITZ, Jean-Fabien, « Quentin Skinner », *in Revue française d'histoire des idées politiques*, 2014/2 (n° 40), p. 347-377.

Autres références

ALTHUSSER, Louis, *Machiavel et nous* (1962-1986), Paris, Tallandier, coll. « Texto : le goût de l'histoire », 1994.

FUMET, Jeanne-Claire et SEGUY-DUCLOT, Alain, *Philosophie Tles LES*, Paris, Belin, coll. « Démarches », avril 2015.

GIOLITO, Christophe, *Comprendre l'histoire de la philosophie*, Paris, Armand Colin, 2008.

HASSNER, Pierre, « Notes bibliographiques » *in Revue française de science politique*, 1960, vol. 10, n° 4, p. 945-955.

LEFORT, Claude, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1972.

MACHIAVEL, Nicolas, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 4, traduit de l'italien par Alessandro Fontana et Xavier Tabet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2004.